

## LES FEMMES ARABES

### DES PREMIERS TEMPS DU CALIFAT.

---

#### AÏCHA, FILLE DE TELHA.

Aïcha, fille de Telha et de Koltoum, fille du califa Abou-Bècre, était nièce d'Aïcha, l'épouse favorite du Prophète. Elle appartenait à la tribu de Teim, célèbre par le caractère altier et indocile de ses femmes et par la passion qu'elles inspiraient néanmoins à leurs maris.

Aïcha n'avait pas d'égale sous le rapport de la beauté, de la grâce et de l'esprit. Elle avait un port plein de majesté, une santé florissante; et, malgré son humeur intraitable, une grande régularité de mœurs. Elle ne consentit jamais à se voiler. Son second mari, Mosab, fils de Zobeir, le brillant guerrier, frère du calife de la Mecque, Abd-Allah, lui faisant à ce sujet de vifs reproches, elle répondit : « Dieu (béni et glorifié soit-il!) m'a parée des charmes » de la beauté, je veux que tout le monde le sache et admire ma » supériorité. Est-il dans toute ma personne un défaut que l'on » puisse citer? »

Elle ressemblait beaucoup à sa tante Aïcha, et celle-ci lui choisit son premier mari, Abd-Allah, petit-fils d'Abou Bècre. Elle n'eut d'enfants que d'Abd-Allah. Après la naissance du quatrième, une brouille étant survenue, son mari jura de ne plus l'approcher; elle quitta la maison et se retira chez sa tante. C'est en la voyant passer près de la mosquée qu'Abou-Horeira, frappé de sa beauté, s'écria : « Voilà, certes, une des houris du paradis! »

Abd Allah ne put cependant supporter longtemps son absence; à ses amis qui lui conseillaient de la répudier, il répondait par ces deux vers :

« Répudie-la, disent-ils! Veulent-ils que le souci soit le compagnon assidu de mes rêves, et que l'accablement m'assaille encore à mon réveil? » Certes le plus grand des tourments est d'être séparé de ceux que j'aime » et à qui des liens étroits m'unissent. »

Aïcha consentit au retour, mais elle n'adressa plus la parole à son mari jusqu'à sa mort.

Après Abd-Allah, elle se maria avec Mosab. Un historien raconte

que Mosab voulant épouser Aïcha s'adressa à la fameuse musicienne Izza el Meïla (?) « Va, lui dit-il, visiter ma prétendue et renseigne-moi sur sa beauté. » La musicienne se rendit donc chez Aïcha. Après les compliments d'usage : « J'étais, lui dit-elle, convive d'un festin donné par les Koreichites ; on s'est mis à parler de nos jolies femmes et quelqu'un t'a citée. On m'a demandé comment tu étais faite ; je n'ai su comment dépeindre des charmes que je ne connais point ; quitte donc, je t'en prie, ces vêtements qui les cachent. » Aïcha céda volontiers et se laissa admirer dans sa belle nudité. La musicienne étudia à loisir toutes ses formes ; puis Aïcha reprit ses vêtements et quand Izza voulut se retirer : « A mon tour maintenant, lui dit-elle ; tu ne me quitteras point avant de m'avoir fait entendre ta voix. Izza se mit à chanter d'une façon si admirable qu'Aïcha transportée courut à elle et l'embrassa tendrement, puis fit apporter dix robes et des bijoux de toute sorte dont elle lui fit présent.

Izza s'empresse d'aller retrouver Mosab : « Fils d'Abou Abd Allah, lui dit-elle, Aïcha est, par Dieu ! la plus belle créature que l'on puisse voir ! Rien de pur comme la ligne onduleuse de ses reins ; une croupe proéminente, une gorge pleine, une peau sans tache, un visage plein de fraîcheur et d'éclat, des cheveux abondants, des cuisses rebondies, la poitrine grasse et large, le ventre fin, le bas-ventre dodu, la jambe faite au tour, partout un bonpoint qui se trahit en fossettes sinueuses. Quand elle marche, tout ses appas de la tête aux pieds ont les ondulations du lait coagulé. Et pourtant deux petits défauts font tache à cet ensemble, mais le *khemar* (fichu de la tête) cache l'un, et le brodequin dissimule l'autre : elle a le pied et l'oreille un peu forts. »

Quelques jours après, Mosab épousait Aïcha et lui constituait pour dot cinq cent mille dirhem, plus un valeur égale comme cadeau de noces.

Le calife Abd-Allah, qui disputait alors l'empire au calife Abd-el-Melek, fut vivement irrité de ce mariage : « Mosab, dit-il, met en avant la volupté et laisse en arrière son intérêt. » Il lui défendit de se présenter à la Mecque ou à Médine. Cependant, Mosab finit par apaiser Abd-Allah.

Mosab, violemment épris d'Aïcha, eut souvent à souffrir de son caractère fantasque et capricieux. Il ne pouvait obtenir la moindre faveur qu'après de longues résistances ; quelquefois, même, elle le poussait à la frapper. Il voulait qu'elle voilât sa figure et Aïcha

n'en faisait rien. Un jour, après une violente querelle, Aïcha laissa échapper ces mots qui entraînent la séparation : *Qu'il soit pour moi comme le dos de ma mère*, et elle refusa de le voir et de lui parler. Mosab, si brave dans les combats, était éperdu quand Aïcha le tenait éloigné d'elle. Il envoya pour négocier la paix, le poète Ebn-Kaiser Rekiiat qu'Aïcha aimait beaucoup. Le poète plaida la cause de l'époux, mais Aïcha se retranchait derrière son serment. « Qu'à » cela ne tienne, dit alors Ebn-Kais, nous avons ici le plus célèbre » juriste de l'Irak, Ech Chahi, peut-être trouvera-t-il un moyen de » te délier du serment. Demande lui une fetoua (consultation juridique). » Le juriste consulté jugea l'affaire sans gravité et autorisa la réconciliation. Aïcha, cette fois-là, fut enchantée de la décision, et, pour témoigner sa gratitude au légiste : « Tu viens, lui dit-elle, » de me tirer de peine en me déliant de mon serment, tu ne saurais » prendre congé de moi sans que je m'acquitte. » Et elle lui fit donner quatre mille dirhem.

Une autre fois, Mosab, après une nouvelle rupture, se plaignait à El Achab des rigueurs de sa femme. « Que me donnes-tu, dit El » Achab, si je te la ramène? — Fais tes conditions, lui dit Mosab. — » Je veux 10,000 dirhem, dit l'autre. — Ils sont à toi, s'empressa de » répondre le mari » El-Achab se rend chez Aïcha : « Tu sais, » lui dit-il, tout l'attachement que j'ai pour toi, et cela depuis long- » temps. Pourtant, jusqu'à ce jour, je n'ai retiré de mes services » aucun profit. Voici qu'une bonne occasion se présente. Le » prince m'a promis dix mille dirhem, si je te décide à retourner à » lui. — C'est impossible, dit Aïcha. » El Achab, sans se déconcerter, reprit alors : « Fais au moins la paix jusqu'à ce que j'aie » touché mes dix mille dirhem, puis retourne, à ton aise, à ton » vilain caractère. »

Cette réconciliation fut de courte durée. Mosab eut recours, cette fois, à son secrétaire Ebn-Abou-Keroua. Celui-ci assura à Mosab qu'il parviendrait à dompter Aïcha, si le prince le laissait agir à sa guise. Mosab y consentit : « Aïcha, lui dit-il, est le trésor le plus » précieux que je possède sur la terre ; je ne puis me résigner à sa » perte. »

Ebn-Abou-Keroua, libre d'agir, se rendit de nuit, avec deux esclaves noirs, aux appartements d'Aïcha. Il demanda à être introduit, malgré l'heure. A peine entré, s'adressant aux deux nègres : « Creusez une fosse, dit-il. » Une des suivantes se récriait : « Et » pourquoi donc une fosse ici ? disait-elle. » Alors, El Achab, pre-

nant un air désespéré : « Malheureuse Aïcha, dit-il, cet infâme Mosab m'a ordonné de t'enterrer, ici, vivante. Jamais créature de Dieu ne versa plus aisément un sang qui devrait être sacré pour lui. » Aïcha, troublée de ces lugubres paroles, voulait aller trouver son mari, mais El-Achab, prétextant un ordre formel, répondait que cela était impossible et disait aux deux esclaves de presser leur travail.

Aïcha, de plus en plus effrayée du sérieux du secrétaire, suppliait, pleurait, se lamentait : « Quoi ! disait-elle, tu vas me tuer ainsi, m'enterrer vivante. — Ce n'est que trop vrai, répondait-il. Je n'ignore pas que Dieu confondra ce féroce mari, quand tu ne seras plus, mais la colère le domine aujourd'hui, colère causée, dit-il, par tes rigueurs, et le mécréant est impitoyable quand il est furieux. Ne pense-t-il point que tu l'abhorres, que quelque rival occupe ta pensée. La jalousie l'a rendu comme un possédé. — Je t'en conjure, dit alors Aïcha, va le trouver ; dis-lui que je serai toute à lui à l'avenir. — Que j'aille le trouver, dit Ebn-Abou-Keroua, mais alors c'est moi qu'il va massacrer ! » Aïcha et ses suivantes fondaient en larmes.

Enfin, le secrétaire feignit de s'attendrir, il jura qu'il allait exposer sa vie pour sauver Aïcha : « Mais que dirai-je à Mosab, ajouta-t-il. — Dis-lui, dit Aïcha, que jamais plus je ne lui serai insoumise, que tu réponds de moi. — Et alors reprit le secrétaire, quelle sera ma récompense. — Ma reconnaissance pour toujours, lui répondit Aïcha, et les preuves ne te manqueront pas. » Puis, elle s'engagea par serment envers lui et envers son mari et la paix se conclut, paix qu'elle observa un peu mieux que les précédentes.

Un jour Mosab entra chez elle et la trouva endormie. Il lui apportait huit perles qu'il avait payées vingt mille pièces d'or. Il jeta ces huit perles sur les genoux de la belle endormie et l'éveilla. « Ah ! dit-elle pour le tourmenter, j'aimais mieux mon sommeil que tes huit perles. »

Une autre brouillerie survint qui, cette fois, causa autant de peine à Aïcha qu'à Mosab, car Mosab partait pour les combats. Mosab revint victorieux et Aïcha aurait désiré se réconcilier avec lui, mais elle se décidait difficilement à faire le premier pas. Pourtant, une de ses affranchies lui dit : « N'est-il pas convenable que tu sortes à sa rencontre. » Elle s'y décida et le félicita de sa victoire, et elle se mit à essuyer de ses mains la poussière qui couvrait la figure du guerrier. « Chère Aïcha, dit

Mosab, je m'en veux de te faire ainsi respirer cette odeur du fer. » Mais elle, souriante, lui dit : « Elle est pour moi plus agréable que l'odeur du musc. »

Un jour, elle invita les femmes de Koreich et les réunit dans un salon jonché de fleurs ; on servit des fruits, les parfums brûlaient dans les cassolettes. Aïcha fit apporter des parures de soie et de brocart qu'elle distribua à ses convives ; puis, elle manda Izza el-Meïla, lui fit des cadeaux semblables et la pria de chanter. Izza se mit à chanter ces vers d'Imrou 'l Kaïs :

« Une bouche aux dents fraîches et pures comme la nacre des fleurs,  
» Au voluptueux baiser, au voluptueux sourire.  
» Tu n'as point goûté sa délicieuse saveur. Ta pensée seule se la figure ;  
» Par la pensée seule, il est possible de l'apprécier. »

Mosab était dans un appartement voisin avec ses amis, il entendit le chant et les paroles ; et, s'approchant des courtines qui étaient baissées, il s'écria : « Que dis-tu donc, Izza ? nous avons goûté à ces délices et nous les avons trouvées, en effet, telles que tu les dépeins. » Puis, il envoya dire à Aïcha : « S'il ne m'est point permis d'aller te voir en ce moment, puisque tu fêtes tes invitées, permets au moins à Izza de venir me chanter ces vers ; elle retournera ensuite auprès de toi. » Izza passa dans l'appartement de l'émir, qui lui fit chanter plusieurs fois le même chant et faillit faire des folies en l'entendant.

Lorsque Mosab eut succombé sur le champ de bataille, Bichre, fils de Merouan, demanda Aïcha en mariage ; Amr, fils d'Obeïd-Allah, de la tribu de Teïm, étant venu de Syrie, apprit la demande de Bichre. Immédiatement, il se mit en rapport avec une des suivantes d'Aïcha et lui tint ce discours : « Dis à ta maîtresse : Ton compatriote Amr te salue et me charge de te rapporter ses paroles : Laisse là le morose Bichre et sa jaune figure et prends-moi. Si tu m'épouses, je remplirai ta maison de richesses et je satisferai tes désirs (1). »

Séduite par ces promesses, elle l'accepta pour mari. Amr lui fit apporter un million de dirhems et dit à son affranchie : « Tu auras

---

(1) La pensée contenue dans ce dernier membre de phrase est rendue avec une crudité que la langue française ne peut pas décentement reproduire. Il y a dans ce récit deux autres passages à propos desquels nous avons dû employer toutes les ressources de l'euphémisme, ayant à résoudre le difficile problème de respecter à la fois l'exactitude historique et les justes susceptibilités du lecteur. — N. de la R.

quatre mille pièces d'or, si je suis son époux cette nuit. » En même temps, il fit apporter tous les cadeaux qui furent déposés en tas dans la maison, si bien que le sol disparaissait sous les étoffes et les robes. Aïcha sortit de son appartement et, en apercevant cette profusion, elle dit à son affranchie : « Qu'est-ce donc que tout cela ? » des tapis et des tentures ? — Vois donc de plus près, » dit la soubrette. Aïcha s'approcha et sourit en reconnaissant que c'était des vêtements et des parures pour une somme énorme. Alors, la soubrette, saisissant l'occasion, se mit à dire : « Et la récompense de celui qui a fait de si riches cadeaux, sera-t-elle de passer cette nuit encore en garçon ? — Vraiment non ! répondit Aïcha ; cependant, on ne peut l'introduire qu'après que je me serai parée pour le recevoir. — Bah ! reprit la soubrette, ta figure est plus belle que toute parure, et où trouverais-tu quelque chose à ajouter à tes charmes naturels ? Quant à moi, je me suis promis que tu le recevrais cette nuit. — Fais comme tu voudras, dit Aïcha. » La suivante courut vers Amr et lui dit : « C'est pour cette nuit. »

Il vint donc sur le soir. On lui servit à manger : il dévora ce qu'on lui offrit et fit table nette. Puis il accompfit ses ablutions et se mit en prière. Il pria si longtemps que les serviteurs s'endormirent ; il se leva ensuite. Je l'introduisis, raconte la soubrette, et je baissai les courtines sur les deux époux. Pendant le reste de la nuit, je comptai..... Le matin, je me tenais debout devant lui prête à servir, lorsqu'il me dit : As-tu quelque chose à me dire. — Oui ! répondis-je, par Dieu ! on n'a jamais vu ton pareil ; tu as mangé hier comme sept, tu as prié comme sept et ..... Il se mit à rire et frappa un petit coup sur l'épaule d'Aïcha qui se prit à rire à son tour et dit, en cachant son visage, ce vers du poète :

« Nous l'avons vu et nous doutons de la réalité, nous l'avons éprouvé et nous refusons de croire à l'évidence »

Amr avait aussi pour femme Ramla, fille d'Abd-Allah fils de Khalaf. Il avait eu d'elle un fils nommé Talhet-el-Djoud. Ramla dit un jour à l'affranchie d'Aïcha : Fais-moi voir Aïcha toute nue, et je te donne deux mille drachmes. La soubrette fit part à Aïcha de cette proposition. Aïcha consentit, mais à condition que Ramla ignorerait qu'elle fût informée. Elle alla donc au bain et Ramla, postée pour la voir, put l'examiner de la tête aux pieds. Elle sortit fort émue, donna les deux mille drachmes à la soubrette et lui dit : « J'aimerais mieux t'en donner quatre mille et n'avoir pas vu Aïcha toute nue. » Cette Ramla avait un beau corps, mais elle était laide de visage, son nez

était gros, et elle n'était plus jeune. Tous les mois, elle se tenait pendant quelques jours à l'écart d'Amr, son mari, pour lui faire croire qu'elle pouvait lui donner un fils. Un jour qu'Amr avait rencontré Aïcha de bonne humeur, il lui parlait guerres et batailles. « Raconte-moi donc, lui dit Aïcha, les combats auxquels tu as assisté. » Et Amr se mit à lui énumérer ses hauts faits.

« Tu oublies, lui dit-elle à la fin, une journée mémorable, celle dans laquelle tu as le plus fait preuve de courage et d'intrepidité. » — Eh quelle est donc cette journée? dit Amr. — C'est celle, fit Aïcha, où Ramla a baissé sur elle et sur toi les courtines du lit nuptial. »

Amr était d'une jalousie extrême et Aïcha se plaisait à le tourmenter. Sans cesse, elle parlait de Mosab et de ses qualités aimables. Un jour, Amr rentrait ruisselant de sueur et de poussière. « Chère Aïcha, dit-il, essuie-moi donc un peu le visage. » Elle le fit et se mit à dire : Je n'ai jamais vu de visage avoir aussi bonne mine sous la sueur et la poussière que celui de Mosab. » Amr faillit mourir de dépit.

Quand elle recevait, sa toilette consistait en vêtements des plus légers ; venait-on lui dire, l'Emir arrive ; vite, elle s'enveloppait d'étoffes pour qu'il ne put rien voir de ses charmes. Amr mourut après huit années de mariage, en l'an de l'hégire 82. Elle fit ses lamentations debout. Pour ses autres maris, elle avait accompli ses lamentations étant assise. On lui dit : Pourquoi donc agis-tu ainsi? « Amr, répondit-elle, est celui qui m'a été le plus cher, et ma volution est de ne plus me marier après lui. » Lorsqu'une femme arabe faisait ses lamentations debout, cela signifiait qu'elle resterait veuve.

Aïcha aimait le faste et sa maison était montée avec un grand luxe. Une certaine année, Atika, fille de Yezid, demanda au calife Abd-el-Melek la permission de faire le pèlerinage de la Mecque. Le calife y consentit et lui dit : Fais tes préparatifs et n'épargne rien, car Aïcha fait aussi le pèlerinage. Atika déploya tout le faste qu'elle put. Quand elle arriva entre la Mecque et Médine, elle fit rencontre d'un grand cortège qui pénétra à travers sa suite et l'éparpilla. « C'est sans doute Aïcha, dit Atika. Non, lui répondit-on, c'est sa coiffeuse avec sa suite. » Un moment après, vint un autre cortège, puis une file de trois cents chameaux portant des palanquins et des litières, c'était Aïcha. Atika dit alors, « Ce que Dieu nous promet est meilleur et plus durable. »

On sait combien les Arabes aiment l'embonpoint et la richesse des formes chez la femme ; pour donner une idée des formes d'Aïcha, ils citent ce fait qu'a raconté une de ses affranchies.

« J'entrai chez Aïcha, quand j'étais jeune, et je la vis assise ; j'étais placée derrière elle, et je crus que ce que j'apercevais de proéminent ne faisait pas partie de son corps et je m'appuyai dessus. — « Qu'est-ce donc, dit-elle, en se tournant. — Je ne savais point, » dis-je, toute interdite, ce que c'était et j'ai voulu voir. — Elle » se mit à rire en disant : Tu n'es point la seule qui se soit émerveillée de cela. » Une fois, elle fit un voyage pour aller se plaindre à Hécham, fils d'Abd-el-Melek, dans une année de disette. Le Calife lui promit qu'il réparerait les torts qu'elle avait éprouvés, puis il invita les chefs de la maison Oméiade à venir passer la soirée chez lui avec Aïcha, On se mit à parler de l'histoire des Arabes, de leurs exploits, de leurs poètes. Elle prit part à la conversation et fit preuve du plus grand savoir. Pas une étoile, pas une constellation ne paraissait dans le ciel qu'elle ne la nommât. Hécham lui dit alors : Je comprends que tu nous aies parlé histoire et poésie, mais astronomie ! D'où te vient donc ce savoir ? C'est ma tante Aïcha, dit-elle, qui m'a enseigné ce que j'en sais. Quand elle prit congé d'Hécham, il lui fit donner cent mille drachmes.

Pendant son veuvage, elle passait une année à Médine et une année à la Mecque. Souvent, elle se rendait dans des biens qu'elle possédait à Taiefde ; et là, dans son château, où elle se récréait ; une de ses distractions était d'exercer des archers au tir.

Son embonpoint était extrême. Je vis Aïcha, dit Ebn-Koteïba, à l'oratoire de Mina appelé *El Kheif*. Elle se leva et deux suivantes qui la soutenaient fléchissaient sous le poids. « Je vous fatigue, leur » dit-elle, c'est bien comme dit de moi El Harits » : Elle se lève, mais fléchit sous le poids de ses hanches, comme l'homme débile chargé d'un lourd fardeau.

Abou-Horeïra lui disait un jour : Je n'ai rien vu de plus beau que toi, si ce n'est Moaouïa la première fois qu'il monta sur la chaire du Prophète pour haranguer le peuple. Oui ! répondit-elle, je suis plus agréable à l'œil que la vue du feu n'est agréable au voyageur glacé pendant une nuit de frimats.

(Extrait de l'abrégé du *Ketab el Arani*.)

POUR TRADUCTION :

A. GORGUOS.